

**Marco Fasciolo**

*Lexiques, Dictionnaires, Informatique (LDI)*  
CNRS — Université Paris 13, UMR 7187

## Inférences figées\*

### Abstract

This paper calls for an analysis of the notion of “shared knowledge” through its role in inference. First of all, selection restrictions have to be excluded from the domain of shared knowledge because they are not inferred; rather, they are the ground of every possible inference. Secondly, in the field of shared knowledge, real cognitive models must be kept apart from idiomatic prejudices: the former produce inferences which can be defined as “free”, while the latter produce inferences which can be defined as “frozen” or “fixed”. This separation raises a problem on the bounds of the notion of stereotype.

### Keywords

Fixity, inference, stereotype, prejudices, context, cognitive models, common ground, shared knowledge.

## Introduction

Affirmer que l'inférence est un processus constructif qui fonctionne sur des connaissances partagées est un lieu commun de la linguistique. Cependant, la notion de connaissances partagées reste presque toujours non analysée. Elle comporte : (a) des restrictions de sélection comme la distinction entre humain et non-humain ;

---

\* Les idées ici présentées font l'objet d'un travail en cours, issu d'une discussion avec le prof. Salah Mejri (que je remercie vivement) sur le TGV pour Dijon, à l'occasion du colloque international *Images, constructions, domaines : aspects du figement dans les langues naturelles*. S'il faut qu'un article ait le but de démontrer quelque chose, alors le but de cet article est de démontrer la nécessité de soulever les problèmes qui donnent le titre à ses trois sections.

( $b_1$ ) des connaissances encyclopédiques comme « la pluie peut faire déborder les fleuves » ; ( $b_2$ ) des informations concernant une situation communicative contingente comme « quelqu'un a une petite amie » ; (c) des préjugés culturels comme « les Ecossaïs sont radins » ou « les Suisses sont à l'heure ». Ayant une telle charge, la notion de connaissances partagées s'expose à une rupture conceptuelle<sup>1</sup>.

Pour cette raison, nous proposons de réserver le mot « connaissances » aux points (b). Ce choix nous fait envisager deux erreurs possibles :

- (i) la baisse du niveau (a) sur (b), en considérant qu'on puisse inférer une distinction comme celle entre humains et choses ;
- (ii) la confusion de (b) et (c) sous une même rubrique de « stéréotypes ».

## 1. Que doit-on appeler « inférence » ?

### 1.1. Est-ce que les restrictions de sélection sont inférables ?

Considérons l'énoncé (1a) suivant :

(1a) *Paul est rentré dans la maison **avec** le bâton que je lui ai donné.*

Dans (1a), la préposition *avec* peut faire l'objet de deux enrichissements (cf. E. König, E.C. Traugott, 1988 : 110—124) explicités par (1b) et (1c) :

(1b) *Paul est rentré dans la maison **grâce au** bâton que je lui ai donné.*

(1c) *Paul est rentré dans la maison **en gardant dans ses mains** le bâton que je lui ai donné.*

Ici, l'« inférence » est le processus qui amène de (1a) à (1b) ou (1c). Cette inférence a deux caractéristiques : elle est contingente, car le choix entre (1b) et (1c) dépend d'informations ancrées dans une situation communicative *hic et nunc* ; elle s'appuie sur l'idée qu'un bâton n'est pas un être humain. Or, cette idée ne peut pas être considérée comme « inférée » car elle sert justement de levier pour choisir entre (1b) et (1c). En conséquence, si on appelle « inférence » le saut de (1a) à (1b) ou (1c), on ne peut pas appeler « inférence » son tremplin.

L'exemple (2) nous fournit une contre-épreuve :

(2a) *Elle est entrée dans la maison **avec** son copain.*

(2b) *Elle et son copain sont entrés **ensemble** dans la maison.*

<sup>1</sup> Pour une critique de la notion de contexte, cf. M. Prandi, 2004 : 37—40.

L'« inférence » est le raisonnement qui conduit de (2a) à (2b). L'idée qu'un co-pain est un être humain est la condition selon laquelle l'enrichissement (2c) est *a priori* exclu :

(2c) *Elle est entrée dans la maison en défonçant la porte avec la tête de son co-pain.*

La distinction humain vs. non-humain n'est pas le résultat d'une inférence, mais elle délimite *a priori* les matrices d'inférences possibles.

L'erreur (i) mentionné *sub.* § *Introduction* consistait notamment à considérer cette distinction comme « inférée ».

## 1.2. Deux types d'inférences systématiques

Comparons maintenant nos intuitions face aux exemples (3) et (4) :

(3a) *Paul est rentré dans la maison, mais sans le bâton que je lui ai donné.*

(3b) *Il a plu, mais les fleuves n'ont pas débordé.*

Nous apprenons que Paul aurait dû rentrer avec le bâton en lisant (3a), grâce à *mais*. Mais nous n'apprenons pas que les fleuves peuvent déborder à cause de la pluie en lisant (3b). Considérons (4) :

(4a) *Paul est rentré dans la maison et il l'a fait sans le bâton que je lui ai donné.*

(4b) *Il a plu et les fleuves n'ont pas débordé.*

Dans (4b), la lecture contrastive est inévitable, mais on peut bien lire (4a) sans avoir une opposition d'aucune sorte.

Ces remarques permettent de distinguer des inférences comme celles exemplifiées par (1) d'autres inférences comme celles exemplifiées par (5) :

(5a) *Il a plu **et** les fleuves ont débordé.*

(5b) *Il a plu **et donc** les fleuves ont débordé.*

L'inférence qui conduit de (5a) à (5b) est fondée sur une connaissance de longue durée : l'idée qu'il y a un rapport causal entre la pluie et le débordement des fleuves. Contrairement à (1) — qui était contingente — elle est donc « systématique »<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Pour la distinction entre inférence systématique et pragmatique (ou contingente), cf. M. Prandi, 2004 : 48—54.

À ce point, si nous rapprochons de (5) les énoncés (6) :

(6a) *Paul est un Écossais et il est radin.*

(6b) *Paul est un Écossais et donc il est radin.*

nous sommes à un carrefour. D'un côté, avec la terminologie qu'on vient d'introduire, l'inférence conduisant de (6a) à (6b) est systématique. Face aux énoncés (7) suivants, nous pouvons faire exactement les mêmes remarques que pour (3b) et (4b) :

(7a) *Paul est un Écossais, mais il est généreux.*

(7b) *Paul est un Écossais et il est généreux.*

Cependant, de l'autre côté, il faut avouer que l'inférence dans (6) ne fonctionne pas sur une idée qu'on appellerait avec naturel « connaissances du monde » ou « connaissance encyclopédique » comme dans (5), mais plutôt « préjugé » ou « stéréotype ». Les tests avec le *mais* gommant cette différence. Évidemment, on peut refuser d'y attribuer de l'importance, mais cela est notamment l'erreur (ii) dénoncée *sub. § Introduction*.

### 1.3. Petite cartographie des connaissances partagées

Si maintenant nous retournons aux composantes (a), (b), (c) des dites « connaissances partagées », nous pouvons tracer les distinctions suivantes. Le niveau (a) des restrictions de sélection ontologiques est placé en dehors du territoire de l'inférence : en fait, il en est le sol ou l'horizon. Le niveau (b) des connaissances partagées et le niveau (c), au contraire, sont placés à l'intérieur du territoire de l'inférence et, ici, ils distinguent deux régions. Les connaissances (b) fonctionnent comme prémisses de véritables inférences qui fonctionnent sur des modèles cognitifs partagés. Les clichés (c), en revanche, déclenchent des inférences qu'on pourrait qualifier de « figées » ou d'« idiomatiques ».

À l'arrière plan, on peut envisager l'idée qu'il y a autant d'expressions toutes faites (idiomatiques ou figées) que d'opinions toutes faites (idiomatiques ou figées). Alors que les premières constituent la déclinaison linguistique ou lexicale du phénomène du figement, les secondes en constituent la déclinaison « cognitive » ou « culturelle » : bref, figement lexical et figement cognitif constituent deux volets séparés d'un même processus de figement.

Pour cette raison, dans la suite, nous proposerons un parallèle entre expressions figées ou idiomatiques et inférences « figées » ou « idiomatiques ».

## 2. Doit-on distinguer un figement linguistique et un figement cognitif ?

### 2.1. Expressions idiomatiques

Face à une expression comme *Il mange...* une matrice d'inférences s'ouvre :

- (8a) *Il mange...*      *un gâteau.*  
                               *des pâtes.*  
                               ...

Cette matrice circonscrit une classe d'objets : dans l'espèce, celle des aliments<sup>3</sup>. En revanche, face à (8b) :

- (8b) *Il mange les pissenlits par la racine.*

on est devant un choix : soit on considère *les pissenlits par la racine* en tant que membre de la même classe d'objets des aliments en jeu dans (8a), soit on reconnaît *manger les pissenlits par la racine* en tant qu'expression idiomatique du français sortant de la précédente matrice d'inférences.

En disant *Il a mangé un gâteau*, on respecte une restriction de sélection (violée p.ex. dans *Il mange tes peurs*). En disant *Il a mangé le cavalier*, on respecte une 'collocation'. En disant *Il mange les pissenlits par la racine* pour signifier que quelqu'un est mort et enterré, on ne respecte ni une restriction de sélection, ni une collocation mais, bien une séquence de mots qui remplit la fonction de coder un signifié idiomatique comme s'il s'agissait d'un signifiant simple. Ce qu'on viole en disant *Il mange les haricots par la racine* dans un jeu de défigement (cf. p.ex. A. Lecler, 2007), c'est avant tout la suite de mots. Ce qui régit l'expression idiomatique est donc cette suite de mots, exactement comme la restriction de sélection régit *Il a mangé un gâteau*.

Tout cela, évidemment, est bien connu (cf. p.ex. G. Gross, 1996 et S. Mejri, 2011) ; cependant, je l'ai rappelé parce qu'il fournit la base du parallélisme esquissé au paragraphe suivant.

### 2.2. Inférences idiomatiques

Considérons un énoncé comme *Il pleut*. Pareillement à (8a), on peut envisager l'ouverture d'un domaine d'inférences :

<sup>3</sup> Pour l'illustration du concept de classe d'objets, cf. p.ex. D. Le Pesant, M. Mathieu-Colas, eds, 1998.

- (9) *Il pleut, donc... les rues vont devenir glissantes.  
les fleuves vont déborder.*

...

Ces inférences circonscrivent un schéma cognitif partagé : en gros, un modèle de ce qui peut arriver à cause de la pluie. Et, en fait, en disant *Il pleut, donc les fleuves seront secs*, on contredit notamment une connaissance partagée qui ne peut être attribuée à une *vox populi* : *?On dit que s'il pleut, les rues vont devenir glissantes*<sup>4</sup>.

Passons maintenant à un énoncé comme *Il est Écossais*. Pareillement à (8b) (*Il mange les pissenlits par la racine*), nous nous retrouvons devant un choix. D'un côté, nous pouvons tirer un ensemble d'inférences qui constituent le modèle cognitif d'un Écossais :

- (10a) *Il est Écossais, donc... il parle anglais.  
il parle le scots.  
il ne faut pas le traiter d'Anglais.*

...

En niant ces inférences (p.ex. en disant *Il est Écossais, donc il sera heureux d'être traité d'Anglais*), on contredit justement notre prototype d'Écossais. Et ce prototype, on le remarquera incidemment, est constitué par différents types de connaissances ; comparons, à ce propos : *??On dit que les Écossais parlent anglais, ?On dit que les Écossais parlent le scots. On dit qu'il ne faut pas traiter les Écossais d'Anglais*. De l'autre côté, nous pouvons tirer l'inférence suivante :

- (10b) *Il est Écossais, donc il est radin.*

Cette inférence, à mon avis, n'est pas au même niveau que les précédentes.

En niant une inférence comme celles de (10a) — p.ex. en disant *Il est Écossais, donc il n'a aucun accent* — j'ai l'impression de violer une connaissance par rapport à laquelle on peut faire des estimations de probabilité : p.ex. *Il est Écossais. Donc il est fort probable qu'il ait un accent très marqué*. Mais en niant (10b) — p.ex. en disant *Il est Écossais, donc il est généreux* — j'ai l'impression d'affirmer simplement le contraire d'un cliché partagé ; cliché, par rapport auquel il serait hors de propos de faire sérieusement des estimations de probabilité comme : *Il est Écossais. Donc il est fort probable qu'il est radin*.

<sup>4</sup> L'anomalie est produite seulement par une lecture générique : où l'énoncé est censé exprimer une règle générale. En revanche, dans une lecture spécifique (p.ex. en tant que prévision sur des rues déterminées), il est tout à fait acceptable.

De plus, on peut très bien comprendre que quelqu'un puisse tirer l'implication (10b) et, dans le même temps, nier la pertinence de cette inférence en lui répondant : *Je parle sérieusement. Être Écossais n'a rien à voir avec le fait d'être radin !* Mais qui répondra *Je parle sérieusement. Être Écossais n'a rien à voir avec le fait d'avoir un fort accent !* Autrement dit : face à une expression idiomatique comme (8b) (*manger les pissenlits par la racine*), nous sommes immédiatement conscients de son statut idiomatique ; face à une inférence comme (10b) (*Il est Écossais donc il est radin*), nous sommes immédiatement conscients de son statut de 'cliché'.

Ces remarques montrent que ce qui régit l'inférence (10b) n'est pas le modèle cognitif qui régit celle de (10a) : dans (10a) ou dans (9), il y a un modèle cognitif qui alimente un domaine d'inférences possibles ; mais dans (10b) il n'y a aucun modèle et donc aucun domaine d'inférences possibles. Mais si cela est vrai, dans (9) ou (10a) nous sommes confrontés à des inférences qu'on peut qualifier de « libres » ; alors que dans (10b), nous sommes confrontés à une inférence qu'on ne peut que qualifier de « figée ».

### 2.3. Motivation et blocage

Le parallélisme entre « expressions libres vs. figées » et « inférences libres vs. figées »<sup>5</sup> qu'on vient d'esquisser s'appuie sur deux pivots qui me paraissent cruciaux : la motivation et le blocage.

En ce qui concerne la motivation, prenons d'abord les énoncés (11) :

(11a) *Il mange une pizza.*

(11b) *Il pleut, donc les rues deviendront glissantes.*

Évidemment, face à (11), parler de motivation n'a aucun sens<sup>6</sup>. Ensuite, comparons (11) avec (12) :

(12a) *Il mange les pissenlits par la racine.*

(12b) *Il est Écossais, donc il est radin.*

Face à (12), parler de motivation est parfaitement sensé : notamment, en ce qui concerne la motivation historique à la base du signifié idiomatique (12a) et de l'implication — idiomatique — (12b). Mais si dans (12) on peut parler de motivation dans le même sens, alors dans les deux cas, il y a le même phénomène de 'codage' : ce qui code le signifié idiomatique dans (12a) est un figement linguistique (car ce

<sup>5</sup> Pour les notions de syntaxe ou combinatoire libre, figée et collocation je renvoie, p.ex., à S. Mejri, 2011.

<sup>6</sup> Sauf, évidemment, si on entend la motivation qui a poussé le locuteur à les affirmer. Ce qui n'est pas pertinent ici.

qui se fige est une suite de mots), alors que ce qui code l'implication idiomatique dans (12b) est un figement cognitif (car ce qui se fige est une inférence).

En ce qui concerne le 'blocage', on le sait très bien, le phénomène du figement consiste en une sorte de sclérose syntaxique : p.ex. *Il mange \*des pissenlits par la racine*. Demandons-nous : qu'est-ce qui pourrait constituer un analogue cognitif ou inférentiel de ce blocage ? La réponse est : une sclérose argumentative. Retournons à (11). Face à (11b) — un cas d'inférence libre — nous pouvons poser avec naturel la question *Pourquoi les rues deviennent glissantes à cause de la pluie ?* Et, en conséquence, nous pouvons argumenter (en le défendant ou en l'attaquant) le lien d'implication entre pluie et danger des rues. En revanche, face à (12b), si on demande *Pourquoi les Écossais sont radins ?*, on est confronté à un bloc : comme si la porte de l'argumentation était fermée. Bien sûr, on peut la forcer en essayant quand même d'argumenter le lien d'implication entre être Écossais et être radin ; cependant, en ce faisant, on fournira notamment les raisons historiques de la motivation qui ont amené à rendre cette implication conventionnelle<sup>7</sup>.

### 3. Que doit-on appeler « stéréotype » ?

#### 3.1. La fonction des inférences figées

Arrêtons-nous sur les expressions suivantes :

(13a) *Paul est un taureau.*

(13b) *Paul est un lion.*

(14a) *Paul est un chien.*

(14b) *Marie est une vache.*

Des interprétations spontanées et immédiates des énoncés (13) et (14) seront les suivantes :

(13c) *Paul est fort.*

(13d) *Paul est courageux.*

(14c) *Paul est un ingrat.*

(14d) *Marie est grivoise.*

Entre (13) et (14), il y a une différence qu'on peut révéler à travers les comparaisons suivantes :

---

<sup>7</sup> Pour cette raison, on pourrait parler d'implication ou inférence « conventionnelle » ; mais cela risque d'engendrer un court-circuit avec la terminologie classique de H.P. Grice (1975).



- (15a) *Paul est fort comme un taureau.*  
 (15b) ?*Paul est courageux comme un lion.*  
 (16a) ?*Paul est un ingrat comme un chien.*  
 (16b) ?*Marie est grivoise comme une vache.*

Alors que la comparaison (15a) est transparente, celles dans (16) ne le sont pas. Cela, à son tour, entraîne une conséquence sur la formulation des phrases génériques suivantes :

- (15c) *Les taureaux sont forts.*  
 (15d) ?*Les lions sont courageux.*  
 (16c) ??*Les chiens sont ingrats.*  
 (16d) ??*Les vaches sont grivoises.*

Alors que (15c) coule de source, (16c) et (16d) seront perçus comme des métaphores vivantes.

Passons maintenant aux énoncés (17) et (18) :

- (17a) *Paul est Écossais.*  
 (17b) *Paul est radin.*  
 (18a) *Paul est radin comme un Écossais.*  
 (18b) *Les Écossais sont radins.*

Certes, encore une fois, (17b) peut être considéré comme une lecture spontanée de (17a). Cependant, si on compare ces exemples avec les précédents, on remarque des différences profondes.

Premièrement, (13) et (14) se basent sur une fausseté (p.ex. que Paul est un taureau), alors que l'implication dans (17) se base sur une vérité : pour employer *Écossais* en tant que synonyme de *radin*, il faut notamment que Paul soit Écossais<sup>8</sup>. Deuxièmement, et en conséquence, on peut employer (15a) *Paul est fort comme un taureau* et (13a) *Paul est un taureau* pour communiquer le même message que Paul est très fort. Mais on ne peut pas employer — en même temps — (17a) *Paul est Écossais* et (18a) *Paul est radin comme un Écossais* pour communiquer le même message que Paul est radin car le deuxième implique que Paul n'est pas Écossais. Troisièmement, remarquons qu'on ne dira pas avec naturel que *taureau* est synonyme de *fort*, mais on peut bien dire qu'*Écossais* est synonyme de *radin*.

Ces différences découlent de la différence de statut épistémique des phrases génériques (15c) *Les taureaux sont forts* et (18b) *Les Écossais sont radins*. La

---

<sup>8</sup> Pour cette raison, on peut imaginer le syllogisme: 1) *Paul est Écossais*, 2) *Les Écossais sont radins*, donc : 3) *Paul est radin*. Mais non: 1) ***Paul est un taureau***, 2) *Les taureaux sont forts*, donc : 3) *Paul est fort*.

première est une véritable connaissance partagée qui préside à des inférences libres, alors que la deuxième est un cliché qui préside à des inférences idiomatiques. La fonction de l'une est d'interpréter le conflit *Paul est un taureau* : elle est activée après le signifié conflictuel et justement à cause de celui-ci. En revanche, le rôle de l'autre est de détourner des inférences libres normalement activées par la signification de *Écossais* : pour ainsi dire, elle glisse sur ce signifié en codant un nouveau signifié parasite du premier. Le résultat — *Écossais* comme synonyme de *radin* — n'est pas une expression figée (car il n'y a aucune polylexicalité) mais, bien la formation d'un nouvel emploi idiomatique d'un mot.

### 3.2. Un bilan et quelques perspectives

Nous sommes partis de la mise en question du contenu de la notion de connaissances partagées et nous avons envisagé deux erreurs. L'erreur (i) — considérer les restrictions de sélection en tant qu'inférées — nous a amenés à toucher les bornes extrêmes du territoire de l'inférence. L'erreur (ii) — gommer la différence entre connaissances encyclopédiques et clichés — nous a amenés à nous interroger sur les régions du territoire de l'inférence. Ici, nous avons pu distinguer les inférences libres des inférences figées. Les inférences peuvent être libres ou figées dans un sens parallèle à celui dont les expressions peuvent être libres ou figées, mais elles restent des inférences et pas des expressions : ce qui constitue la légitimité de la double déclinaison du phénomène du figement (du côté des inférences et du côté des expressions).

La distinction entre les erreurs (i) et (ii) nous conduit à remettre en question la notion de stéréotype : non pas dans le sens qu'il y a des phrases génériques qui gouvernent des réseaux de phénomènes linguistiques (cf. J.Cl. Anscombre, 2001) mais, bien dans le sens qui nous pousse à clarifier le statut de ces phrases. L'illustration de l'erreur (i) exclut qu'on puisse appeler « stéréotype » une idée comme la distinction entre humain et non humain ; l'illustration de l'erreur (ii) pose le problème du choix entre candidats au statut de stéréotypes. Par exemple, en principe, autant l'idée que les taureaux sont forts et que les Écossais sont radins paraissent de bons candidats, autant on peut dire cependant, comme on a pu le voir, qu'il s'agit d'idées qualitativement différentes. Cette différence doit être reconnue et elle nous empêche de les ranger sous une même étiquette de « stéréotypes ». Poser ce problème était le but principal de cet article, avec en plus, une suggestion d'ordre général.

Normalement, le domaine d'application de notions comme celle d'idiomaticité et de collocation est le lexique. Pourquoi ne pas les appliquer aussi au domaine (cognitif) des inférences ? Dans cette perspective, *les Écossais sont radins* serait une inférence idiomatique ou figée (comme *manger les pissenlits par la racine* est une

expression figée ou idiomatique), alors que *les taureaux sont forts* serait une sorte de collocation cognitive<sup>9</sup> (comme *intimer un ordre* est une collocation lexicale).

## Références

- Anscombe J.-Cl., 2001 : « Le rôle du lexique dans stéréotypes dans la théorie des stéréotypes ». *Langages*, **142**, 55—76.
- Grice H.P., 1975 : « Logic and conversation ». In : R.W. Cole, J.L. Morgan, eds.: *Syntax and Semantics 3 — Speech Acts*. New York, Academic Press, 41—58.
- Gross G., 1996 : *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys, Coll. L'essentiel français, 161p.
- König E., Traugott, E.C. 1988 : « Pragmatic strengthening and semantic change : the conventionalising of conversational implicature ». In: W. Hüllen, R. Schulmze, eds.: *Understanding the Lexicon. Meaning, Sense and Work Knowledge in Lexical Semantics*. Tübingen, Niemeyer, 110—124.
- Le Pesant D., Mathieu-Colas M., eds, 1998 : « Les classes d'objets ». *Langages*, **131**, 126p.
- Lecler A., 2007 : « Le défigement : un nouvel indicateur des marques de figement ? ». *Cahiers de praxématique*, **46**, 43—60.
- Mejri S., 2011 : « Figement, collocation et combinatoire libre ». In : J.-Cl. Anscombe, S. Mejri, eds : *Le figement linguistique : la parole entravée*. Paris, Honoré Champion, 63—77.
- Prandi M., 2004 : *The building blocks of meaning*. Amsterdam—Philadelphia, John Benjamins.

---

<sup>9</sup> Où les analogues de la base et du collocatif sont respectivement le sujet et le prédicat (ex. *les taureaux sont forts*) ou protase et apodose (ex. *s'il est un taureau, il est fort*).